Revue de Traduction et Langues Volume 21 Numéro 2/2022
Journal of Translation Languages مجلة الترجمة واللغات
ISSN (Print): 1112-3974 EISSN (Online): 2600-6235

Traduction des toponymes : Outils lexico-narratifs ou obligation sociopolitique ? Le cas de la traduction des toponymes dans The Times of Israël et WAFA

Translation of Toponyms: Lexico-narrative tools or sociopolitical obligation? Translations of place names in The Times of Israel and WAFA as a case study

Said Afaf
Université Sorbonne Nouvelle Paris 3-France
afafisayed@gmail.com
0000-0002-4683-3644

Comment citer cet article :
SAID, A. (2022). Traduction des toponymes : Outils lexico-narratifs ou obligation sociopolitique ? Le cas de la traduction des toponymes dans The Times of Israël et WAFA. *Revue Traduction et Langues 21* (2), 109-128.

Reçu : 23/10/ 2022 **; Accepté :** 25/12/ 2022**, Publié :** 31/ 12/2022

Auteur correspondant : Said Afaf

Keywords

Translation, Toponyms, cultural conflict, identity issues, transediting

Abstract

Why is the city of al-Qods called « al-Qods » for the Palestinians and « Yerushalaim » for the Israelis, why is a street crossing this city called « Saladin Street » by the Palestinians and « Tsahal Street » by the Israelis, what happened at the top of the Temple Mount, or on the Esplanade of the Mosques/ al-Haram Ash Sharif? For more than 100 years, toponymy has become one of the criteria specific to the Israeli-Palestinian conflict. Through Mona Baker's narrative approach, the article investigates the specificity of the translation of conflicting designations and examines the consciousness of translators in relation to the narrative role of toponyms in the construction and circulation of Palestinian culture and identity and their legitimation on an international scale. We have therefore chosen the Israeli newspaper the Times of Israel and the Palestinian news agency WAFA to highlight these issues. Toponymy serves to preserve the collective memory, since a name contains information about the past of the place, about the people who live there, and its reputation. It is a springboard that takes us beyond the name itself as a linguistic sign. In this spirit and based on deep historical and religious links that link designations to a particular culture, place names serve to legitimize and/or delegitimize the stories that surround them. Translation is therefore far from being an apolitical act, which is why we will try to highlight the treatment given to conflicting toponyms in translation through the analysis of some examples taken from the media mentioned. We will adopt Mona Baker's approach to the analysis of translated passages. In other words, this article is an attempt to understand the narrative role of media translation when it comes to place names. The methodology is based on the potential relation between space, conflict and ideology. Multiple reflections are discussed, but we opted for the one that gives justice to the role of translators as resistants. We particularly mobilized Mona Baker's strategy « framing by labeling » in an attempt to explain the initial narratives and the contribution of their translations whether to guarantee their continuity and/or repression beyond the linguistic borders. This is to finally try to bring answers to our main research question: What is the status of the translator / narrator specialized in media translation? Does he opt for domestication or foreignization in his translations of place names? Based on the observation of some selected passages and their respective translations in English and Arabic, the objective of our work of research is to highlight the semantic charge of the disputed double designations related to the Israeli-Palestinian conflict. Through a comparative analysis of the strategies adopted in two different media outlets, we have demonstrated their preferences in their translations of place names, while explaining the narrative impact of these names on their readers according to the initial discourses they mobilize. In this spirit, we started with a brief introduction to explain the specificity of names translation then explained our research question accompanied with its source of inspiration. Then, we demonstrated the specificity of our case of study from a historical and political point of view, before we moved to a deeper explanation from a narrative point of view. To guarantee a better understanding of this aspect, we found it appropriate to represent the editorial line of each media as well as the identity issues behind place names. Finally, we moved to a thorough analysis of place names and their

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

translations in The Times of Israel and WAFA before we represent our comparative analysis and the answers to our research question.

Mots clés

Traduction, toponymes, conflit culturel, enjeux identitaires, transediting.

Résumé

Pourquoi la ville d'al Quds s'appelle-t-elle al Quds, pourquoi une rue traversant la capitale palestinienne est-elle surnommée la « Rue Saladin », que s'est-il passé à la pointe du Noble Sanctuaire ? Depuis plus de 100 ans, la toponymie est devenue l'un des critères spécifiques au conflit israélo-palestinien. Par l'approche narrative de Mona Baker, l'article étudie la spécificité de la traduction des désignations conflictuelles et examine la conscience des traducteurs par rapports au rôle narratif des toponymes dans la construction et la circulation de la culture et de l'identité palestiniennes et leur légitimation à l'échelle internationale. Nous avons donc choisi le journal israélien the Times of Israël et l'agence palestinienne de presse WAFA pour mettre en évidence ces enjeux. La toponymie sert à préserver la mémoire collective, puisqu'un nom recèle des informations sur le passé de l'endroit, sur les gens qui y habitent, sur sa réputation. C'est un tremplin qui nous amène au-delà du nom lui-même en tant que signe linguistique. Dans cet ordre d'idées et se basant sur des liens historiques et religieux profonds qui lient les désignations à une culture particulière, les noms de lieux servent à légitimer et/ou délégitimer les récits qui les entourent. La traduction est donc loin d'être un acte apolitique, c'est pourquoi nous tenterons de mettre en évidence le traitement accordé aux toponymes conflictuels en traduction à travers l'analyse de quelques exemples tirés des médias mentionnés. Nous adopterons l'approche de Mona Baker pour l'analyse des passages traduits.

1. Introduction

« La dénomination n'est jamais arbitraire : Elle cristallise toute sortes de virtualité, condense et ordonne mille sentiments contradictoires et inconscients qui trouvent en elle un exutoire. » (Matoré, 1962)

Notre démonstration s'appuie sur l'hypothèse que les désignations ne sont pas simplement employées pour dénommer ou référer à une entité physique donnée, mais plutôt comme des cadres narratifs qui contribuent à la construction, la promotion et/ou la subversion des récits dominants. Nous explorons cette hypothèse en articulant les réflexions théoriques et les pratiques de traduction des toponymes. Nous nous concentrons sur l'approche socio-narrative et les pratiques qui rythment la production et la (re)production des toponymes dans les médias.

Dans un contexte du conflit israélo-palestinien qui a donné lieu à une vaste vague des travaux de dénominations et de judaïsation des lieux, le simple fait de privilégier un nom suffisait à conclure que la partie employant un tel ou tel nom niait ou confirmait tout lien entre ces lieux et l'un ou l'autre des peuples concernés. Il semble alors que de telles

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

prérogatives culturelles sont concomitantes avec un conflit extérieur qui va au-delà des langues.

L'idée de ce travail de recherche est née à partir du constat suivant : le conseil exécutif de l'UNESCO a adopté dans sa 200ème session en 2016[1] une décision sur des sites sacrés de Jérusalem privilégiant les termes arabes pour les désigner. Observons ci-dessous les extraits problématiques dans le texte de la décision :

13. Regrette également la décision israélienne d'approuver un plan de construction d'une ligne de funiculaire à deux voies à Jérusalem-Est, ainsi que le projet de construction de la dénommée « Maison Liba » dans la Vieille Ville de Jérusalem, la construction d'un centre destiné à accueillir les visiteurs – le dénommé « Centre Kedem » – à proximité du mur sud de la mosquée, la construction du Bâtiment Strauss et le projet d'ascenseur **Place Al-Buraq (« place du Mur occidental »)**[2], et prie instamment Israël, la Puissance occupante, de renoncer aux projets susmentionnés et de cesser les travaux de construction conformément aux obligations qui lui incombent en vertu des conventions, résolutions et décisions pertinentes de l'UNESCO ;
19. Réprouve le fait qu'Israël continue à prendre des mesures et des décisions unilatérales au sujet de la Rampe des Maghrébins, y compris les récents travaux effectués à l'entrée de la Porte des Maghrébins en février 2015, l'installation d'un auvent à cette entrée, la création imposée d'une nouvelle plate-forme de prière juive au sud de la Rampe des Maghrébins, sur la **Place Al-Buraq (« place du Mur occidental »),** [3]et le déplacement des vestiges islamiques présents sur le site, et réaffirme qu'Israël ne doit prendre aucune mesure unilatérale, eu égard à son statut et à ses obligations en vertu de la Convention de La Haye pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (1954) ;

L'opposition suscitée par ce document se base sur le choix de certaines appellations. Nous remarquons dans cet exemple que le terme arabe « Place Al-Buraq » est employé pour parler du « parvis du Mur des Lamentations », suivi entre parenthèses par le nom hébraïque « Mur occidental ». Très tôt, la confrontation des points de vue a émergé dans plusieurs médias.

Le corpus choisi est justifié par la contribution effective des médias, en tant que véritables « institutions de pouvoir » (Woolard, Schieffelin et Kroskrity, 1998), à façonner notre perception de la réalité. Dans cette optique, Kelly-Holmes et Milani (2013) indique dans leur étude sur les discours médiatiques que la production des médias nécessite de prendre des décisions sur les politiques linguistiques et le choix des langues. Le choix de

[1] https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000246369?3=null&queryId=c1626468-c826-4721-bf30-1704a2e23be4

[2] Nous soulignons.

[3] Nous soulignons.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

tel ou tel toponyme dans les médias peut révéler des agendas idéologiques fondés sur des relations de pouvoir.

Quel rôle les médias jouent-ils dans la perception publique des lieux conflictuels ? L'identité d'un lieu, et les différentes revendications qui la sous-tendent, est formée en grande partie par ce qu'on lit ou voit dans les médias[4]. Cela donne aux journalistes beaucoup de pouvoir lorsqu'ils dirigent le récit d'un lieu donné. Le rôle des journalistes peut s'avérer indispensable pour que les parties impliquées gagnent en légitimité et progressent.

Pour clarifier ces aspects, cet article vise à répondre aux questions suivantes : quel est le traitement que les médias accordent aux désignations chargées idéologiquement ? Quel est le profil du traducteur/ narrateur spécialisé en matière de traduction journalistique ? Adopte-t-il une approche sourcière ou cibliste ? Dans cet esprit, quelles sont ses stratégies de traduction ? Les traductions journalistiques sont-elles conformes à l'idéal traductologique[5] en œuvre dans la pratique professionnelle d'autres types de traduction (juridique ; économique ; littéraire ; etc.) ?

Notre cadre théorique s'appuie sur la notion de « *framing by labeling* » développée par Mona Baker qui le défini comme étant « tout processus discursif qui consiste à utiliser un élément lexical, un terme ou une phrase pour identifier une personne, un lieu, un groupe, un événement ou tout autre élément clé dans un récit[6]» (Baker, 2006, p. 122).

2. Singularité des Toponymes dans le cadre du coflit Israelo-Palestnien

> «[T]here may be rival systems of naming, where there are rival communities and traditions, so that to use a name is at once to make a claim about political and social legitimacy and to deny a rival claim. »[7] (Baker 2006, p. 124)

Les changements des noms de lieux en Palestine représentent l'une des plus fortes expressions de la manipulation politique du paysage au service des objectifs idéologiques. Dans ce contexte, les contextes du changement toponymique offrent un cadre d'analyse intéressant.

La création de l'État d'Israël en 1948 et la domination subséquente de l'hébreu dans les interactions quotidiennes ont eu un impact profond sur le statut de la langue arabe dans

[4] Voir Khaled Azab (2019) pour une lecture approfondie sur le rôle ses médias comme l'un des axes majeurs de la (re)formulation des identités des lieux. Oren Yiftachel (1999) discute de façon intéressante le rôle de la judaïsation dans la construction de la perception commune de la géographie politique en israël. Voir aussi Alev Bulut (2008) sur la traduction idéologique « délibérée ».

[5] Un idéal soumis en principe aux éthiques de la traduction.

[6] Définition originale: « any discursive process that involves using a lexical item, term or phrase to identify a person, place, group, event or any other key element in a narrative »

[7] Il existe des systèmes conflictuels de désignation, et des communautés et des traditions en conflit, pour qui le fait d'utiliser un nom est à la fois de légitimer un récit politique et social et de nier un récit opposé.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

la région, ce qui par répercussion a eu un impact profond sur le développement de l'identité nationale et culturelle des Palestiniens.

Le mouvement sioniste est arrivé dès le début avec l'objectif d'une dépossession presque complète de la population arabe indigène. Cet objectif remonte jusqu'en 1933 quand les dirigeants sionistes ont signé un accord avec Hitler, connu sous le nom d'Accord de transfert fondé sur la déclaration Balfour de 1917 : « La déclaration Balfour, publiée en novembre 1917 par le gouvernement britannique a été faite : a) par une puissance européenne, b) sur un territoire non européen, c) au mépris total de la présence et des souhaits de la majorité autochtone habitant sur ce territoire [comme Balfour l'a écrit en 1919] (Schneer, 2012). Cela fait de la dépossession l'une des stratégies principales de ce conflit.

Cette dépossession est accompagnée de nombreux types de stratégies de changement de nom dans plusieurs contextes coloniaux, construits selon différents motifs. Les noms de lieux coloniaux servent, selon Helander et Allaskuvla (2014, p. 330) comme une sorte de cachet linguistique et de symbole, avec lesquels nous pouvons démontrer la propriété de ces régions, et en prendre possession.

En 1949, un an après son établissement, l'état d'Israël a créé un comité gouvernemental chargé d'établir des noms hébraïques pour la région du Néguev (Benvenisti 2000, p. 12). Le comité était chargé de choisir des noms bibliques ainsi que d'anciens noms hébraïques pour toutes les localités, collines, montagnes, vallées, sources, routes, etc., ainsi que pour divers détails géographiques marquants dans la région[8].

Ce comité avait pour fonction d'accorder, autant que possible, des noms hébraïques du paysage géolinguistique aux territoires qui formeraient désormais le nouvel état[9]. Dans de telles pratiques, les toponymes constituent donc une signature, une revendication de préséance et de propriété symbolique, analogue à la maîtrise politique et coloniale suggérée par le nom du vainqueur. Faire taire la toponymie, selon Harley (2001, p. 178-180) n'est que l'effacer de l'histoire[10].

Vu ainsi, les toponymes pourraient représenter le reflet des divers contextes politiques dans lesquels ils émergent. Actualisés en discours, ils font donc émerger les différents sens que leur attribuent les locuteurs. De ce fait, l'analyse des processus de redénomination aide à révéler les conflits extralinguistiques inhérents à ces toponymes.

À ce propos, Tymoczko (1999) démontre que les toponymes ne sont pas seulement une question géographique, mais plutôt une question politique qui peut aller jusqu'à contribuer à la souveraineté d'un état ou d'une nation. Pour elle, nommer c'est tracer des frontières. Nommer est ainsi étroitement lié à l'autodéfinition et à l'autodétermination (Voir Tymoczko 1999, p. 236).

[8] Report on the accomplishments of the Governmental Names Commission for the beginningof the year 5719 (1958–1959), September 1958, 1, ISA C/5551/3787.

[9] Voir Rapport Soumis par le gouvernement d'Israël auprès de la Conférence des Nations Unies Sur la Normalisation Des Noms Géographiques lors de sa session en septembre 1967

[10] Voir plus sur la relation entre la toponymie et l'histoire dans Linda Tuhiwai Smith (2004) ; Miller (2008)

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

L'une des façons par laquelle le conflit se manifeste est la manière dont les parties impliquées choisissent de désigner un lieu disputé, une zone géographique ou un événement. Pour leur part, les traducteurs contribuent soit à la continuation des récits originaux en adoptant la même stratégie linguistique que le texte original, soit à leur délégitimation en adoptant une stratégie linguistique rivale.

3. Analyse de la traduction des typonymes confluels à la lumière de la théorie narrative

Il serait nécessaire à ce stade d'élucider quelques points théoriques au carrefour de la traductologie et la théorie narrative où la deuxième vient au premier plan pour expliquer un éventail de phénomènes, et est considérée comme un domaine interdisciplinaire.

La théorie narrative se base sur le pouvoir des récits comme moyens d'informer, de convaincre, et de construire et transmettre l'identité individuelle et collective. Ces récits sont « les histoires que nous nous racontons à nous-mêmes et aux autres sur le(s) monde(s) dans lequel nous vivons, et c'est notre croyance en ces histoires qui guide nos actions dans le monde réel[11] » (Baker 2007, p. 151).

De tels récits et les éléments qui les construisent, dont les toponymes, peuvent faire plus que vous en doutez à première vue. Ils permettent au récit d'être influent plus par la valeur qu'il fournit plutôt que par la vérité qui est dite (Polletta & Callahan, 2017).

Les valeurs et les émotions que les récits mobilisent sont à l'origine de la plupart de nos connaissances. Celles-ci sont construites à partir des histoires qui retiennent notre attention, touchent nos émotions et nous aident à comprendre de nombreux récits croisés dans lesquels les acteurs sociaux se situent (Baker, 2006).

Cet aspect émotionnel engage les publics cibles dans le contexte social et fait récapituler des expériences passées en faisant correspondre des séquences verbales, choisies soigneusement, aux séquences d'événements qui se produisent (Labov, cité dans Baker 2006, p. 23).

Dans cet esprit, les récits constituent une forme de communication persuasive (Czarniawska-Joerges, 2004), que les différents protagonistes d'un conflit mobilisent pour encadrer leurs différentes versions des conflits, construire les perspectives des publics cibles, et les engager. Les récits sont ainsi dotés d'une mission politique. Par conséquence, la narration donnent la parole aux « voix concurrentes [qui] luttent pour dicter le sens du récit[12]» (Whooley, 2006, p. 296). Pour cela, ces voix font appel à des séquences verbales différentes, voire contradictoires, pour légitimer leurs revendications respectives, façonner les faits et avoir un impact sur la façon dont les publics ciblés comprennent la réalité (Shenhav, 2006).

11 Citation originale: « the stories we tell ourselves and others about the world(s) in which we live, and it is our belief in these stories that guide our actions in the real world »

12 Citation originale: « serve as sites for political conflict and resistance, as competing voices struggle to dictate the meaning of the narrative »

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Parmi ces voix concurrentes, nous trouvons celles des groupes marginalisés ou dominés. Makhunga (2014) indique que les récits en politique excluent souvent les groupes marginalisés, comme les peuples autochtones, en raison de l'histoire patriarcale du système politique. Or, il existe d'autres genres narratifs qui sont mobilisés pour faire entendre leur voix.

Ces différents genres textuels comprennent les médias, entre autres. Ils jouent un rôle clé dans la facilitation et la circulation des récits non seulement des parties dominantes, mais ceux des groupes dominés également.

La question est plus ardue lorsqu'il s'agit de traduire les récits nationaux pour la presse. Ariès Lardeux (2019) indique à ce propos que le récit national s'invite bien souvent dans le discours politique, soit pour préciser le contour de frontières perçues comme floues, soit pour exalter et défendre une identité nationale prétendument menacée. De telles précisions se basent sur une terminologie propre à chaque partie.

Outre les références culturelle, sociale et historique, les connotations y présentes manifestent des concepts qu'il n'est pas toujours aisé de traduire puisqu'ils sont parfois conçus pour exalter le sentiment d'appartenance à une communauté d'esprit et de destin. Ces aspects délicats demanderont aux traducteurs de nager dans les eaux troubles de la nuance et de l'interprétation, tout en s'efforçant d'analyser, avec la distance adéquate et sans s'y noyer, les actes et les contextes de communication, ainsi que les rôles et les comportements des locuteurs et des destinataires.

Ariès Lardeux (2019) indique que le traducteur, pour mener sa tâche à bien, doit se défaire de ses oripeaux culturels, historiques et politiques pour parvenir à se mettre à égale distance du locuteur et du destinataire. Mais est-ce possible ?

La valeur ajoutée de la théorie narrative réside dans le fait qu'elle considère le traducteur, en tant que narrateur, comme agent non apolitique du changement luttant contre l'injustice et les actions subversives qu'il pourrait trouver dans ses textes.

La contribution des traducteurs individuels, aussi petite soit-elle, pourrait s'intégrer dans le cadre d'un système plus large où le traducteur peut toujours tenter de changer quelque chose et de résister au niveau personnel. Chaque traducteur participe à la construction de la réalité politique et sociale dans ses détails. À l'intérieur de chaque traducteur, il y a un militant qui lutte pour ou contre les idées traitées.

Cette approche pourrait donner une explication possible aux tendances traductionnelles dans le traitement des toponymes au sein par exemple du journal israélien *The Times of Israel* où les traducteurs de la version arabe du journal optent pour l'usage des désignations arabes des lieux en lieu et place des noms anglais et/ou hébraïques en dépit de la ligne éditoriale marquée dans la version anglaise.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

4. La ligne éditoriale des medias étudiés

Les médias suivent une ligne éditoriale spécifique, qu'elle soit gouvernementale ou pas. Omar (2016) confirme à ce propos que l'idéologie des rédacteurs et des institutions[13] affecte le processus de traduction[14], et les oriente dans leurs choix lexicaux, entre autres[15]. Les désignations conflictuelles ne sont pas une exception.

La façon dont les médias exploitent les désignations conflictuelles, dans le cadre du processus de cadrage, est peu creusée : « *Counter-naming is an interesting strategy worth researching in the context of translation and interpreting, especially in activist venues* » (Baker 2006, 123), et elle l'est d'autant moins quand on dispose de plusieurs versions linguistiques d'un même média. La traduction s'effectue à l'intérieur des cadres politiques, culturels et religieux, ce qui implique la manipulation, la subversion, l'appropriation et éventuellement la violence.

Le statut de la traduction dans le domaine des médias en général n'est pas encore bien défini comme le reconnaissent Pym dans son livre consacré à la localisation (2004), et Davier dans son ouvrage dédié aux enjeux de la traduction dans les agences de presse (2017, 30). Pour pouvoir apporter un éclairage à ce statut, il serait intéressant tout d'abord d'observer le fonctionnement des discours médiatiques.

Les discours médiatiques sont construits et traduits sous des contraintes sociales (Fowler, 1991, p. 4), ce qui veut dire qu'il y a une manière de construire la réalité qui empêche un passage linéaire des actualités à travers les différentes langues, et ne reflète pas la signification intrinsèque des événements que les médias rapportent. Il est question ici d'une procédure complexe constituée d'un certain nombre de critères de filtrage, de sélection, de cadrage, de transformation et de présentation.

Dans cette optique, Van Dijk (1988, p. 179) stipule que les journalistes arrivent, par le biais de leurs choix lexicaux, à insérer leurs points de vue à travers leur travail que ce soit de façon consciente ou non. Par conséquent, l'analyse et l'étude des choix lexicaux n'est pas sans importance.

Ces derniers sont en effet un moyen intelligent et puissant pour dévoiler les intentions de ceux qui les emploient (Baker, 2006). Cela devient de plus en plus crucial, du fait que la plupart des agences de presse insistent sur le principe de neutralité dans le transfert des actualités à travers le monde.

En effet, la traduction journalistique s'inscrit de plus en plus dans une approche fonctionnaliste. Cela a donné naissance à un nouveau concept : celui de « *transediting* » (Stetting, 1989)[16]. En effet, le terme de « transediting » vient éclairer l'interaction entre le processus de traduction et celui d'*editing* pour souligner la « combinaison des deux tâches ». Cette notion prend en compte le public cible des textes traduits, l'orientation et

[13] Voir Sheyholislami, J. (2007) sur l'agentivité des médias.
[14] Voir Omar, H. (2016) sur l'implication de la traduction dans la relation média-conflit.
[15] Voir Zaher, A. (2009) pour une lecture détaillée sur la manière dont les journaux arabes et occidentaux narrent certains événements récents du conflit.
[16] Voir aussi Schäffner, C. (2012) sur cette question.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

les souhaits de l'auteur originel, et la façon d'atteindre des objectifs donnés à la lumière de ces deux facteurs.

La traduction peut servir d'instrument de continuité ou de censure[17]. La censure se présente sous forme d'adaptation et d'ethnocentrisme. Elle se manifeste dans les actions et les décisions des traducteurs qui participent à la chaîne de communication. Dans cette perspective, la qualité de la traduction est déterminée par sa fonctionnalité dans la culture réceptrice, par son *Skopos* : à chaque traduction est assigné un *Skopos* ou une finalité qui détermine les stratégies à adopter pour arriver à un résultat fonctionnellement adéquat (Venuti, 2000, p. 221).

Vu comme partie intégrante de la chaîne de communication, Gambier (1992, p. 424) considère le processus de traduction non seulement comme une reconstruction du sens porté initialement dans le texte de départ, mais aussi comme une forme de médiation, de « ajustement à un contexte, à certaines visées ou intentions »[18]. La traduction journalistique embrasse ainsi un statut de « négociation du sens », et quitte son cadre de « *pure translation* ».

Cette notion de négociation se situe sur un continuum entre les approches ethnocentriste et exotique. Les traducteurs se trouvent ainsi amenés à choisir entre deux extrêmes : l'ethnocentrisme qui gomme l'altérité du texte étranger, et refuse la diversité et la tolérance entre les cultures, allant jusqu'à ignorer l'Autre en l'assimilant au Soi ; et l'exotisme qui veille à maintenir le lien avec le contexte source, et à préserver des traces d'étrangeté.

La traduction constitue ainsi un terrain fertile pour observer les affinités des traducteurs quant à l'altérité et l'étrangéité des désignations. Notre analyse a montré que ces affinités étaient à cheval entre ces deux approches. Le traducteur privilégie parfois l'approche exotique, et rapproche son texte le plus possible de son contexte de réception, en n'hésitant pas à incorporer des notions propres à la culture d'accueil, ou à sacrifier la logique et l'édifice linguistique du texte source. Dans d'autres cas, il opte pour l'ethnocentrisme et « ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, en considérant ce qui est situé en dehors de celle-ci – l'étranger- comme négatif ou tout juste bon pour être annexé. » (Berman 1999, p. 29)

5. Enjeux identitaires des toponymes

Dans leurs premières fonctions, les toponymes guident, informent sur le territoire qu'ils nomment. On est d'accord que l'analyse des toponymes s'est largement limitée au système phonologique, morphologique, syntaxique, lexicologique et pragmatique de la langue en question (Voir par exemple J. Löfström et Schnabel 2010). Mais les toponymes assurent d'autres fonctions beaucoup plus vastes. Nous constatons aujourd'hui

[17] Voir Barbin, F., & Salloum, S. (2011) sur le rôle du traducteur en tant que censeur, et Ballard, M., & Université d'Artois (Éds.). (2011) sur la relation entre traduction et censure.

[18] Voir Barbin et Salloum (2011) sur le bouleversement et la censure que la structure et la logique des textes arabes subissent à cause de la censure médiatique.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

l'apparition de nouvelles fonctions identitaires, culturelles, voire politiques des toponymes.

C'est notre propre expérience par rapport aux questions relatives à la traduction des toponymes qui nous a motivé à consacrer cet article à cette question. La présence des toponymes et des désignations géographiques, dans un texte donné à traduire entre différentes langues qui représentent différentes cultures, parfois rivales, est l'un des plus grands défis que nous avons dû relever pendant notre expérience au sein de l'UNESCO en tant que traductrice. C'est pourquoi il nous semble intéressant de jeter un regard traductologique sur les transferts inter-linguistiques et interculturels des noms propres.

Il existe un consensus quasi unanime sur le fait que la traduction des toponymes passe tout d'abord par la recherche des équivalents déjà existants dans la langue cible. Cela nécessite bien évidemment une recherche documentaire approfondie afin de pouvoir trouver le nom naturel d'un lieu donné dans une langue cible. Si cet équivalent n'existe pas, le traducteur passe par la translittération pure et simple des unités linguistiques en les intégrant dans le système phonétique et alphabétique de sa langue. Voilà ce que nous disait le réviseur de l'unité arabe de la traduction à l'UNESCO par rapport à la question des toponymes.

En revanche, cette méthode de traduction des toponymes ne nous semblait pas convaincante. Elle laisse les traducteurs envisager les toponymes comme vraiment des étiquettes vides de sens et de dimensions culturelles. À chaque fois que nous transcrivions un toponyme propre à une culture spécifique, nous sentions que nous participions au gommage d'une partie intégrante de cette culture. Atoui (1996, p. 73) stipule à ce propos que « les toponymes n'ont qu'une seule forme officielle ».

Il en conclut qu'ils « ne peuvent pas être traduits en tout ou en partie ». Or, il arrive très souvent qu'un traducteur se trouve devant deux équivalents d'un seul toponyme, ce qui nécessite qu'il fasse un choix clair et prenne parti pour ignorer l'un de ces équivalents en faveur de l'autre qu'il juge plus légitime. La décision du traducteur quant à la légitimité d'un toponyme aux dépends d'un autre fait qu'il participe consciemment ou non aux pratiques de commémoration et de dé-commémoration. Ainsi, la traduction des toponymes n'est pas de tout repos pour les traducteurs. Au contraire, elle nécessite d'eux parfois de mobiliser leurs stratégies de traduction et d'en choisir une seule.

Par conséquent, le traitement des toponymes en traduction ne se limite plus à l'étendue de la science du langage. Les théoriciens de la traduction s'intéressent de plus en plus à la fonction des textes, ainsi qu'à l'approche des traducteurs. L'intérêt s'est tourné vers l'étude de l'idéologie comme pouvoir de façonnage et de la traduction comme processus narratif.

6. La traduction des designations dans les medias : le cas de The Times of Israel et WAFA

À la lumière de ce qui précède, les stratégies lexicales et les interprétations que les médias suscitent chez les lecteurs ne s'expliquent pas simplement par leur entourage

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

textuel, mais plutôt par des cadres interprétatifs et des facteurs extratextuels servant, dans la plupart des cas, certains agendas préétablis. Or, il existe des tentatives individuelles qui se révoltent contre les normes dominantes.

Toute désignation d'un élément ancré dans un récit donné est basée sur un cadre interprétatif qui guide et contraint les réactions engendrées par ce récit. Certains toponymes ont des équivalents dans d'autres langues, ce qui facilite bien évidemment la communication et le dialogue entre les cultures. Par exemple, Jérusalem est « القدس » (al-Quds) en arabe et « ירושלים » en hébreu, et Hébron est « חברון » en hébreu et « الخليل » (al-Khalil) en arabe. Il en va de même pour plusieurs lieux saints dans la région, dont Nazareth, Acre, Jaffa, etc.

Un même lieu pourrait porter deux noms dans deux langues différentes, et l'on pourrait juger opportun de les utiliser comme synonymes. Processus sociopolitique, la traduction de toponymes exige parfois le remplacement des noms de départ par des libellés distincts et parfois très différents. Quand ces noms s'avèrent défenseurs des droits identitaires d'un peuple ou d'un autre, il convient de réfléchir attentivement avant de choisir l'un ou l'autre des noms pour désigner un lieu conflictuel.

6.1. Le journal israélien The times of Israel

Dans le monde arabe, la culture, la religion et le contexte politique occupent une place importante dans la communication. Aussi, et vu le statut particulier en Palestine et en Israël, le langage englobe une histoire, un héritage et un but commun à ceux qui le parlent. Le traducteur arabe engagé tend ainsi à mettre en place une censure préventive pour empêcher toute violation potentielle de cette sphère communicative.

Dans le cas du journal israélien *The Times of Israel*, les exemples suivants démontrent à quel point la culture et la terminologie arabes l'emportent dans ce journal, en dépit de son ancrage dans une culture israélienne rivale, surtout quand il est question de toponymes porteurs d'idéologie. Cela révèle des formes de déviation des désignations originales, très marquées, entre ses versions arabe et anglaise.

Dans un article publié par *The Times of Israel* le 19 février 2019, le titre anglais affiche le toponyme hébraïque d'un lieu saint conflictuel dans la région : « *Jordan gives Palestinians larger role in running Temple Mount* ».

Pour un journal israélien, il aurait été plus logique de garder une certaine cohérence entre ses différentes versions linguistiques. Or, le traducteur arabe opte pour l'appropriation des toponymes. Le toponyme hébraïque « Temple Mount » est alors remplacé par le toponyme arabe du lieu « le Noble Sanctuaire » : « الأردن تمنح الفلسطينيين دورا أكبر في إدارة الحرم القدسي » (al-ʾardn tmnḥ al-flsṭīnyin dūrā akbr fī idārẗ al-ḥrm al-qdsī / La Jordanie accorde aux Palestiniens un rôle plus important pour administrer le Noble Sanctuaire). (https://ar.timesofisrael.com)

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Il y a deux points à souligner dans cet exemple. Premièrement, le traducteur arabe refuse de se soumettre au choix toponymique du texte source qui renvoie au Temple juif, qui se situait à la place de l'Esplanade des Mosquées d'après la religion juive. Il remplace spontanément le terme (Temple Mount) par (Le Noble Sanctuaire) dont le référent est bien une mosquée et non un temple. Ce changement reflète une déviation complète du signifié souhaité par le signifiant original. Une telle procédure de substitution et de manipulation référentielle est en réalité une manière de s'approprier le lieu.

Deuxièmement, la réaction que chaque terme suscite, mérite d'être creusée. L'information que le titre anglais transmet pourrait déclencher la colère des Israéliens : c'est la Jordanie, pays arabe, et majoritairement musulman, qui octroie aux Palestiniens, vus comme l'ennemi, le pouvoir sur le lieu le plus sacré du Judaïsme : le Mont du Temple que le texte arabe dénomme **l'Esplanade des Mosquées** ou **le Noble Sanctuaire**. Nous voyons ainsi que la substitution des désignations ne se limite pas seulement au niveau lexical ou au sens d'un terme, mais englobe également la réaction que les différents noms pourraient entrainer.

Dans un article daté de 19 mai 2014, le journal israélien rend compte d'une nouvelle loi relative à la prière des Juifs sur l'Esplanade des Mosquées : « *New bill would allow Jews to pray at Temple Mount* ». Ce titre semble exercer un impact positif chez les lecteurs juifs puisque le terme « *Temple Mount* » désigne non seulement le lieu mais englobe toute l'histoire et le passé qu'il symbolise comme appartenant aux Juifs. Le titre arabe, pour sa part, crée une rupture majeure avec cette interprétation : « اقتراح قانون جديد سيسمح لليهود بالصلاة في الحرم القدسي » (« aqtrāḥ qānūn ǧdīd sīsmḥ llīhūd bālṣlāï fī al-ḥrm al-qdsī/ Proposition d'une nouvelle loi autorisant les Juifs à prier sur l'Esplanade des Mosquées »). Il donne lieu à une information contradictoire qui implique que les Juifs seront autorisés à prier sur un lieu musulman : l'Esplanade des Mosquées. D'où la colère de la communauté arabe.

Voici des exemples de la façon dont on pourrait mobiliser des cadres interprétatifs différents à travers la traduction pour atteindre des objectifs différents. Ces exemples sont particulièrement intéressants car ils sont tirés d'un journal israélien. Nous nous attendions à ce que la version arabe de son site soit plus distante de la culture arabe, et qu'elle colle à la version anglaise et ses implicites idéologiques.

Ce cas reflète qu'au sein d'un même polysystème, nous pourrions avoir des tendances qui dévient du courant principal, et représentent d'autres conventions qui pourraient être différentes de celles de départ. Les deux parties démontrent une loyauté aux récits attachés à leurs langues et cultures même en ce qui concerne la traduction d'un même titre : information pour tous mais chacun chez soi.

6.2. L'agence palestinienne WAFA

Nous avons consulté les articles publiés en anglais et en arabe par l'agence palestinienne de presse WAFA pour comparer le degré de déviation entre ces deux langues

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

au sein de cette agence de presse, basée au-delà des frontières : en Palestine. Contrairement au journal israélien, WAFA adopte une approche sourcière dans ses traductions depuis la langue arabe vers l'anglais.

Dans un article datant du 3 avril 2019, et publié en anglais le 4 avril 2019, le titre arabe était le suivant : « الاحتلال يعتقل مقدسيا بعد فتحه مصلى باب الرحمة بالأقصى » (al-āḥtlāl īʿtql mqdsīā bʿd ftḥh mṣli bāb al-rḥmẗ bālʾaqṣi / L'occupation arrête un résident de Jérusalem au moment où il ouvrait la salle de prière de Bâb Al-Rahma sur l'Esplanade des Mosquées). Nous rappelons que la langue source des articles de WAFA est l'arabe. Pour les Palestiniens, Israël représente la force d'occupation, et l'Esplanade des Mosquées est Al-Haram ash-Sharîf (Noble Sanctuaire). Les choix lexicaux que la version arabe applique représentent ainsi la situation d'un certain point de vue.

Le titre anglais, quant à lui, occulte une partie de cette représentation « *Israeli police detain an employee of al Aqsa Mosque for opening door to Bab al-Rahma* » (La police israélienne détient un employé de la mosquée al Aqsa pour avoir ouvert la porte de Bab al Rahma »). Nous constatons que le traducteur vers l'anglais n'opte pas pour une manipulation référentielle des toponymes comme le traducteur arabe des articles de *The Times of Israel*. Bien au contraire, il fait preuve de sa détermination à garder intacts les toponymes arabes : (*al Aqsa Mosque*) et (*Bab al Rahma*), et à les introduire dans la culture anglaise cible.

Nous avons constaté cette stratégie de translitération dans l'ensemble des articles traduits de cette agence de presse. Observons les exemples suivants :

Ibrahimi Mosque[19]	الحرم الإبراهيمي
Bab al-Rahmeh (Golden Gate)[20]	باب الرحمة
Bab al-Silsilah (Chain Gate)[21]	باب السلسلة
Bilal Ibn Rabah's Mosque[22]	مسجد بن رباح
Nablus[23]	نابلس
Bab al-Amoud Gate[24]	باب العمود
Al-Haram Al-Sharif	الحرم الشريف

[19] http://english.wafa.ps/page.aspx?id=CivFvDa34498190991aCivFvD
[20] http://english.wafa.ps/page.aspx?id=p6fRmNa109079459577ap6fRmN
[21] http://english.wafa.ps/page.aspx?id=p6fRmNa109079459577ap6fRmN
[22] http://english.wafa.ps/page.aspx?id=SbGmuOa28211862426aSbGmuO
[23] http://english.wafa.ps/page.aspx?id=b3KYWYa12109153419ab3KYWY
[24] http://english.wafa.ps/page.aspx?id=2hXTUKa98109554499a2hXTUK

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Sur un autre plan, si le toponyme « *al-Aqsa* » est devenu plus au moins familier dans les langues occidentales, en raison de son utilisation à grande échelle dans la presse, d'autres toponymes restent quand même moins connus dans ces langues. On constate que le traducteur de la version anglaise de WAFA ancre les appellations de ces lieux tels quels dans le texte anglais, sans chercher à les expliciter par les toponymes qui leur correspondent. C'est une manière pour lui de traduire aussi ses convictions et son appartenance politique.

Le titre suivant est celui d'un article daté du 24 février 2019 :

Notre traduction de ce titre : « Le massacre de la mosquée Al Ibrahimi à Hébron en 1994 ».	**"مجزرة الحرم الإبراهيمي في الخليل عام 1994[25]"**

Les Juifs appellent la mosquée al-Ibrahimi le « Tombeau des Patriarches », dont la traduction arabe littérale est ce qui veut dire (Le tombeau des prophètes). , مغارة/قبر الأنبياء[26]

Cette traduction littérale est complétement différente du terme arabe : la Mosquée al Ibrahimi. D'ailleurs, le traducteur de la version anglaise a choisi de replacer l'évènement dans son cadre historique et dire : (*Hebron marks 25th anniversary of the Ibrahimi Mosque Massacre*). À l'inverse, un traducteur du journal israélien *The Times of Israel* opte pour une appropriation du cadre religieux d'un tel toponyme, comme nous avons pu le voir plus haut.

7. Analyse comparative

Les exemples tirés des articles du journal *The Times of Israel* sont particulièrement problématiques en traduction, car les différentes versions multilingues sont signées par le même auteur. Mais est-ce que cet auteur, journaliste ou rédacteur, est conscient du fait que certains points de vue qu'il exprime à travers des choix linguistiques et terminologiques particuliers sont éliminés en arabe ?

Les versions arabes traduites ne reflètent pas les propos de l'auteur du texte de départ. Le traducteur construit une représentation en cadrant une réalité politique selon un patron interprétatif donné. Cela pourrait avoir plusieurs motifs. Le traducteur arabe opte pour une stratégie de communication orientée, puisqu'il cherche à neutraliser l'information qu'il vide de sa charge idéologique véhiculée dans le texte source.

Il peut néanmoins avoir des motifs personnels, et être opposé aux propos de l'auteur du texte source, ou disposer d'une image différente de la communauté palestinienne, conscient du fait que la notion de terrorisme n'a pas du tout la même perception chez la communauté arabe. Son intérêt est de mobiliser des résonances politico-historiques familières à ses lecteurs.

[25] Mǧzrï al-ḥrm al-ibrāhīmī fī al-ẖlīl ʿām 1994
[26] Mġārï/qbr al-ʾanbīāʾ

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

L'agentivité du traducteur illustre ici une action intentionnelle, un positionnement au sein du débat. Ceux qui traduisent pour *The Times of Israel* appartiennent à la communauté arabe de la région, et restent davantage impliqués dans le conflit que ceux qui traduisent pour d'autres agences de presse ou même pour les organisations internationales. Les traducteurs de l'agence de presse *WAFA* et de *The Times of Israel* sont en premières lignes du débat entre la communauté juive d'un côté et la communauté arabe de l'autre.

L'implication directe des traducteurs dans les sujets qu'ils couvrent pourraient expliquer leur déviation parfois marquant des articles sources. Citant la rédactrice en chef de la version arabe du journal *The Times of Israel*, Suha Halifa, le rédacteur en chef du journal, David Horovitz, a noté que la version arabe offre aux lecteurs du monde arabe « une interaction directe avec Israël plutôt que des informations de seconde main traduites par les médias arabes », et « humanise » Israël[27].

La version arabe de ce journal israélien a ainsi comme fonction de rapprocher les deux parties de conflit et leur fournir d'une plateforme indépendante d'échange. Cela explique l'atténuation de tout terme ou de toute notion qui pourrait attiser la colère. Cela constitue néanmoins une perte considérable en traduction. Même si l'information en soi est transmise, les connotations et les points de vue que l'auteur développe par rapport aux Palestiniens disparaît en passant vers la langue cible. Le traducteur semble ainsi privilégier le cadre interprétatif de la culture cible et sacrifie ainsi le point de vue de départ.

Dans le cas des traductions faites par l'agence palestinienne de presse *WAFA*, nous avons remarqué que cette agence, ayant comme objectif de promouvoir le récit palestinien, trouve que c'est non négociable d'adapter les toponymes des lieux conflictuels en les désignant par les noms courant en anglais, et insiste à transférer les noms arabes tels quels en anglais. Cette agence va parfois encore plus loin dans son approche sourcière avec les toponymes. Quand il s'agit des colonies israéliennes en Cisjordanie, *WAFA* vielle à expliquer à la place de quels villages ces installations ont été construites. Observons les extraits suivants:

مستوطنة "معاليم أدوميم" المقامة على أراضي بلدات فلسطينية شرق القدس[28]
La colonie de « Maalîm Adomim » érigée sur les terres de localités palestiniennes, à l'Est de Jérusalem
مستوطنة "أريئيل" الجاثمة على أراضي محافظة سلفيت[29]
La colonie de « Ariïl » s'étendant sur les terres de la province de Selvit
مستوطنة "شيلو" الواقعة بين نابلس ورام الله[30]
La colonie de « Shilo » située entre Naplouse et Ramallah

[27] Source : https://www.jta.org/2014/02/04/culture/translating-israel-from-english-to-arabic.
[28] mstūṭnĭ "mʿālīm adūmīm" al-mqāmĭ ʿli arāḍī bldāt flsṭīnīĭ šrq al-qds
[29] mstūṭnĭ "ʾarīʾīl" al-ğāṯmĭ ʿli arāḍī mḥāfẓĭ slfīt
[30] mstūṭnĭ "šīlū" al-wāqʿĭ bīn nābls ūrām al-lh

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

8. Conclusion

Cet article s'est penché sur les dimensions dans le processus de traduction. Nous avons regardé de près le traitement que les différents médias analysés accordent aux toponymes ainsi qu'aux cadres interprétatifs plus grands dans lesquels ils sont impliqués. Les médias en particulier sont soumis à plusieurs influences, dont l'origine de l'agence de presse, sa ligne éditoriale, l'institution médiatique en générale, la nationalité, l'affiliation politique, la date de publication et la pertinence domestique du sujet et surtout le degré d'implication du traducteur.

Les traducteurs contribuent, dans les limites des libertés qui leur sont confiées, au système qu'ils jugent légitime, qu'il soit politique, culturel ou religieux. Notre analyse démontre que certains médias donnent aux traducteurs une certaine marge de liberté eu égard au traitement des toponymes.

Premièrement, le traitement accordé aux toponymes dans le journal israélien montre un degré plus élevé d'adaptation et une approche cibliste forte en dépit de la ligne éditoriale du média en question.

Le journal israélien *The Times of Israel* emploie une terminologie spécifique quand il est question de désigner des lieux particuliers ou de parler des Palestiniens. Nous avons pu remarquer que ses versions anglaises emploient les noms hébraïques des lieux. Les versions arabes de ce même journal semblent prendre une distance par rapport à cet aspect éditorial et emploient les toponymes arabes de lieu en question. Les traducteurs de *The Times of Israel* sacrifient ainsi la stratégie employée en anglais pour ne pas exposer son lectorat arabe aux points de vue agressif à leur égard. Deuxièmement, l'agence de presse palestinienne *WAFA* dont les textes sont traduits de l'arabe vers l'anglais, adopte une approche hautement sourcière quand il s'agit des toponymes conflictuels.

Nous avons remarqué que cette agence, ayant comme objectif de promouvoir le récit palestinien, trouve que c'est non négociable d'adapter les toponymes des lieux conflictuels en les désignant par les noms courant en anglais, et insiste à transférer les noms arabes tels quels en anglais. Cette agence va parfois encore plus loin dans son approche sourcière avec les toponymes. Quand il s'agit des colonies israéliennes en Cisjordanie, *WAFA* vielle à expliquer à la place de quels villages ces installations ont été construites.

Ces tendances nous fournissent d'une catégorisation globale et inclusive des stratégies traductionnelles que nous avons pu cerner dans notre analyse, ainsi que leur influence potentielle au-delà des textes. La traduction n'est guère un processus isolé. Elle dépend fortement du contexte et les fins souhaitées par celui-ci, et y contribue. Ainsi, ce n'est pas seulement le traitement traductionnel des mots en soi qui est intéressant dans ce contexte. C'est aussi leur fonction à travers un texte.

Tout concept pourrait être pertinent ou pas à reproduire dans la langue cible. Le traducteur se trouve ainsi emmener à déterminer laquelle de ses facettes est la plus pertinente et la souligner dans sa traduction puisque les toponymes portent une « valeur sémantique à tiroirs » (Lecolle 2006 : 110).

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Au sein de tels médias, le traducteur est un acteur déterminant dans le processus de communication. Son bagage personnel, son degré d'engagement, ses propres conceptions et son degré de liberté décident du degré de son intervention dans le texte que ce soit de façon consciente ou non, ainsi que de son positionnement idéologique. Il contribue ainsi à la (dé)légitimation des récits dans lesquels les noms de lieux sont impliqués.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

Références

[1] Ariès Lardeux, S. (2019). Discours politique et récit national. *Traduire*, *240*, 15-23.

[2] Atoui, B. (1996). Toponymie et espace en Algérie. *Insaniyat (9)*, 128-127.

[3] Baker, M. (2006). Translation and Activism: Emerging Patterns of Narrative Community. The Massachusetts Review, 47(3), 462–484. http://www.jstor.org/stable/25091111

[4] Benvenisti, M. (2000). *Sacred landscape: The buried history of the Holy Land since 1948*. University of California Press.

[5] Berman, A. (1999). *La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*. Éd. du Seuil.

[6] Czarniawska-Joerges, B. (2004). *Narratives in social science research*. Sage Publications.

[7] Fowler, R. (1991). *Language in the news: Discourse and ideology in the press*. Routledge.

[8] Harley, B., & Woodward, D. (Éds.). (1987). The history of cartography. The University of Chicago press.

[9] Kelly-Holmes, H., & Milani, T. M. (2013). Thematising multilingualism in the media. In H. Kelly-Holmes & T. M. Milani (Éds.), *Benjamins Current Topics* (Vol. 49, p. 1-22). John Benjamins Publishing Company.

[10] Löfström, J., & Schnabel, B. (2010). Comment analyser et comparer les toponymes de différentes langues dans une perspective synchronique. *Nouvelle revue d'onomastique*, *52 (1)*, 291-318.

[11] Makhunga, L. D. (2014). South African Parliament and blurred lines: The ANC Women's League and the African National Congress' gendered political narrative. *Agenda*, *28*(2), 33-47.

[12] Omar, H. (2016). *Ideology, Media and Conflict in Political Discourse and Its Translation During the Arab Spring: Syria as a Case Study*.

[13] Polletta, F., & Callahan, J. (2017). Deep stories, nostalgia narratives, and fake news: Storytelling in the Trump era. *American Journal of Cultural Sociology*, *5*(3), 392-408.

[14] Schieffelin, B. B., Woolard, K. A., & Kroskrity, P. V. (1998). *Language Ideologies: Practice and Theory*. Oxford University Press.

[15] Shenhav, S. R. (2006). Political Narratives and Political Reality. *International Political Science Review*, *27*(3), 245-262.

[16] Tymoczko, M. (1999). Translation in a postcolonial context: Early Irish literature in English translation. St Jerome Pub.

[17] Venuti, L. (Éd.). (2000). *The Translation studies reader*. Routledge.

[18] Whooley, O. (2006). The political work of narratives: A dialogic analysis of two slave narratives. *Narrative Inquiry, 16(2),* 295-318. https://doi.org/10.1075/ni.16.2.05who

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Remerciements
Nos sincères remerciements vont tout d'abord à Madame Fayza El Qasem et à Madame Isabelle Collombat qui, sans leurs conseils avisés, leurs suggestions fructueuses, leurs orientations, leurs encouragements continus, ce travail n'aurait jamais pu aboutir. Elles n'ont jamais ménagé leur temps pour nous aider à mener à bien cette recherche. Qu'elles trouvent ici toute notre reconnaissance et l'expression de notre profonde gratitude pour l'aide qu'elles nous ont prodiguée et la confiance considérable qu'elles ont placée en nous.
Je déclare n'avoir aucune relation financière ou personnelle concurrente qui aurait pu sembler influencer les travaux rapportés dans cet article.

Notice bibliographique
Afaf Said est traductrice de profession, du français et de l'anglais vers l'arabe, spécialisée dans les traductions au sein des organisations internationales. Diplômée en 2016 du master Traduction et terminologie juridiques et financières de l'Université Sorbonne Nouvelle, elle est désormais engagée dans un parcours de recherche auprès de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT).

Déclaration de conflits d'intérêt
L'auteur n'a déclaré aucun conflit d'intérêt en ce qui concerne la recherche, la paternité et/ou la publication de l'article.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International